

Emmanuel Berl.  
Marianne.

novembre 1936

# ANDRÉ GIDE REVIENT DE L'U. R. S. S.

par Emmanuel Berl



Le livre admirable de probité intellectuelle, il va sans nul doute combler de joie les Pharisiens. Et précisément ceux qu'André Gide déteste le

plus.

« Vous en revenez, de l'U. R. S. S. ? » diront-ils. « Pourquoi y avoir été ? Enfin ! Vous le voyez vous-même, c'est nous qui avions raison. » Et ils vont tous se glorifier d'être perspicaces, ceux qui annonçaient les victoires de Kornilof, de Koltchak, de Wrangel, de Denikine, et ceux qui jurèrent avoir vu les Ukrainiens manger des petits enfants crus, et ceux qui affirmaient que le bolchevisme était une entreprise allemande, et ceux qui déclaraient l'U. R. S. S. totalement incapable de construire aucune usine, de faire emblaver aucun champ. « Nous ne nous trompons pas, nous ! » clameront-ils, ces amis de M. André Tardieu.

— Hé, leur répondra-t-on, si l'U. R. S. S. déçoit Gide, c'est précisément qu'il n'y trouve pas ce que vous craigniez qu'il y trouve. C'est dans la mesure même où l'U. R. S. S. ne justifie pas vos terreurs qu'elle n'a pas justifié ses espoirs.

Seulement, ils ne comprendront pas cette réponse. Les Pharisiens jamais n'admettent qu'on est disqualifié pour déplorer l'échec d'une entreprise, quand on n'en a pas souhaité d'abord le succès. Les contre-révolutionnaires, quand ils reprochent aux révolutionnaires de n'avoir pas su établir l'Égalité, ne sont jamais gênés de s'être eux-mêmes refusés à l'Égalité. Les bourgeois critiques qui reprochent aux disciples de saint François l'éclat trop riche de leurs monastères ne sont jamais gênés d'être plus éloignés que quiconque de la pauvreté franciscaine. Les libertins qui applaudissent Pascal lorsqu'il ne trouve pas les Jésuites assez bons chrétiens, ne sont gênés en aucune façon d'être eux-mêmes sceptiques et athées.

Il n'est rien sans doute de plus haïssable que ce pharisaïsme. Il n'est rien sans doute qu'André Gide haïsse davantage. Je l'admire d'y prêter le flanc quand même, de l'avoir fait le sachant plutôt que de manquer à son devoir essentiel qui est de dire vrai. Aucun livre de Gide ne rend davantage que celui-ci le son plein de la vérité.

◆ ◆ ◆  
Gide dit exactement ce qu'il a vu — ce qu'il eût tant souhaité ne pas voir : une nation dépourvue de liberté au point que la pensée même y devient impossible :

« Je doute qu'en aucun autre pays, aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé. »

Pareille phrase a dû être bien pénible à Gide lui-même. Pour l'avoir écrite, pour avoir fait passer de la sorte l'esprit avant la politique, il faut vraiment qu'il se soit souvenu que l'essentiel est d'empêcher d'abord « que le sel de la terre (pour moi, pour lui je pense, l'esprit de vérité) ne perde sa saveur ».

« En U. R. S. S., il est admis d'avance et une fois pour toutes que, sur tout et n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion. »

Emmanuel Berl.

(LIRE LA SUITE EN PAGE 2.)



**ANDRE GIDE EN U. R. S. S.**

**Le grand écrivain accueilli par les enfants dans le parc « Maxime Gorki »  
à Moscou.**

Pu reste, les gens ont l'esprit ainsi façonné que ce conformisme leur devient facile, naturel, insensible, au point que je ne pense pas qu'il y entre de l'hypocrisie... Chaque fois que l'on converse avec un Russe, c'est comme si l'on conversait avec tous... Ce façonnement de l'esprit commence dès la plus tendre enfance...

Après tant de mois d'efforts, tant d'années, on était en droit de se demander : Vont-ils enfin pouvoir relever un peu la tête ? — Les fronts n'ont jamais été plus courbés. »

En effet :

On ne peut « entrer dans une chambre habitée, fût-ce la plus humble, sans y remarquer un portrait de Staline accroché au mur, à l'endroit sans doute où se trouvait autrefois l'icône. Adoration, amour ou crainte, je ne sais ; toujours et partout il est là. »

Il est là comme les anciens tsars, comme les anciens sultans.

Traversant Gori, où Staline est né, Gide pense qu'il serait sans doute courtois de lui envoyer un message. Il télégraphie donc : « En passant à Gori au cours de notre merveilleux voyage, l'éprouve le besoin cordial de vous s'adresser... » Mais, ici, le traducteur s'arrête... Le « vous » ne suffit pas lorsque ce « vous » c'est Staline. Cela n'est point décent. Il y faut ajouter quelque chose. Et comme je manifeste certain stupeur, on se consulte. On me propose : « Vous, chef des travailleurs », ou « Maître des peuples » ou je ne sais plus quoi... Je me débats en vain. Rien à faire. On n'acceptera ma dépêche que si je consens au rajout. »

Voilà ce qu'est devenue la Russie. Ou ce qu'elle a continué d'être... Pourtant la doctrine communiste ne cesse jamais de recommander l'auto-critique.

« Je l'admire de loin et pense qu'elle eût pu donner des résultats merveilleux, si sérieusement et sincèrement appliquée. Mais j'ai vite dû comprendre que, en plus des dénonciations et des remontrances..., cette critique ne consiste qu'à se demander si ceci ou cela est « dans la ligne » ou ne l'est pas. Ce n'est pas elle, la ligne, que l'on discute. Ce que l'on discute, c'est de savoir si telle œuvre, tel geste ou telle théorie est conforme à cette ligne sacrée. Et malheur à celui qui chercherait à pousser plus loin ! Critique en deçà tout qu'on voudra. La critique au delà n'est pas permise. Il y a des exemples de cela dans l'histoire. »

« Et rien, plus que cet état d'esprit, ne met en péril la culture. »

L'image que Gide rapporte de ce pays d'où la pensée elle-même semble peu à peu bannie avec la liberté, est effroyablement grise et morne. FAIBLESSE QUALITATIVE DE TOUS LES PRODUITS que l'industrie déverse avec une parcimonie nonchalante et que le consommateur accepte sans imaginer qu'il puisse en exister de meilleures.

FAIBLESSE DU RENDEMENT HUMAIN.

« Je reviens au peuple de Moscou. Ce qui frappe d'abord c'est son extraordinaire indolence. Paresse serait sans doute trop dire... Mais le « stakhanovisme » a été merveilleusement inventé pour secouer le nonchalant (on avait le knout autrefois). Le stakhanovisme serait inutile dans un pays où tous les ouvriers travaillent. Mais là-bas, dès qu'on les abandonne à eux-mêmes, les gens, pour la plupart se relâchent... »

« Je me suis laissé raconter qu'une équipe de mineurs français, voyageant en U.R.S.S., et visitant une mine, a demandé, par camaraderie, à regarder une équipe de mineurs soviétiques et qu'aussitôt, sans autrement se fouler, sans s'en douter, ils ont fait du stakhanovisme. »

FAIBLESSE DES SALAIRES. Gide constate que, en gros, et si difficile que soit en Russie l'appréciation exacte de la monnaie, le rouble équivaut à peu près au franc. Le nombre des ouvriers qui gagnent cinq ou six roubles par jour reste excessivement élevé.

Cette médiocrité totale est d'ailleurs totalement satisfaite. Dans ces camps où tout est médiocre, chacun pense qu'il fait partie du plus beau camp, du plus grand pays et grâce aux meilleurs des Soviets du meilleur des mondes possibles. Gide trouve la jeune Russie malade d'un « complexe de supériorité ».

« Nous n'avons plus rien à apprendre des étrangers, lui dit un étudiant. Donc, à quoi bon parler leur langue ? »

Du reste, ils s'inquiètent tout de même de ce qui se fait à l'étranger.

« Ce qui compte, c'est de savoir si nous les admirons assez. Ce qu'ils craignent, c'est que nous soyons insuffisamment renseignés sur leurs mérites. »

Tout ce qui était proprement révolutionnaire en U.R.S.S. a été sacrifié par la politique peut-être inéluctable de Staline au triomphe complet de la bureaucratie. Cette bureaucratie règne d'une manière absolue non seulement sur les choses, mais sur les âmes, sur les esprits dont elle assure « le façonnement ».

De sorte que le bolchevisme n'est en fin de compte qu'un tsarisme renforcé. Une administration analogue à l'administration tsariste, mais plus puissante, puisqu'elle ne trouve plus nulle part aucun contrepois, tient la même masse russe dans le même corset d'acier. Le libéralisme avait fait éclore une moisson d'espérances, et avec elle des philosophes, des romanciers, des poètes. Les portes du destin semblent s'être refermées, la Russie revenir à la barbarie culturelle de Paul I<sup>er</sup>.

Je ne doute aucunement que le tableau peint par Gide ne soit rigoureusement vrai. Personne n'arrivait en Russie plus favorablement prévenu. Personne n'a une habitude plus ancienne et plus invétérée de l'observation rigoureuse, personne n'a pu regarder l'U.R.S.S. avec des yeux plus avides d'exactitude et plus dépourvus de prévention.

◆ ◆ ◆

◆ ◆ ◆  
Mais je plains ceux qui liront avec joie ces pages que l'auteur a dû écrire avec tant de tristesse. Pour ma part, je n'ai jamais été communiste, pas même sympathisant. Je n'ai jamais été en Russie. Aucune nation ne me semble davantage étrangère que celle-ci. N'empêche. Le souffle de fraternité que la révolution d'octobre a fait passer sur l'Europe, en moi comme en tous mes camarades, il a fait sonner les cloches tôt voilées de l'espoir.

Ceux qui n'ont pas eu avec la révolution russe un moment quelconque d'amour, ils ne sont pas de ma génération, ils ne sont pas de leur temps, ils n'ont pas vu la belle image projetée par la révolution léniniste dans les cerveaux français. Et cette image, cependant, elle était là, partout, dans les cafés où les ouvriers se retrouvaient, cherchant avec gauche-rie la justice ; dans les auberges où les paysans, après avoir bien travaillé, bien mangé, bien bu, opposent leur logique tranquille au monde que la guerre, les crises, les méventes, les armements leur montrent trop absurde.

Elle était là, dans les « turnes » des jeunes normaliens, et non seulement bien sûr entre les instituteurs réunis, non seulement parmi les intellectuels venus à Montparnasse par tous les chemins de Rimbaud, mais encore parmi ceux des ingénieurs qui, quelque matin, se sont dit : « Pourquoi pas ? Pourquoi le bon sens ne finirait-il point par surmonter le désordre ? »

Moi-même, j'ai traîné mon asthme dans les villes du Nord avec Barbusse. Et, parmi tant d'intrigues politiques, de rivalités personnelles ou locales, j'ai vu briller des yeux quand on disait : « La Russie ».

Elle ne peut plus être défendue devant l'Esprit. Je plains quand même ceux qui se réjouissent de voir ternis les regards que l'espérance éclairait.

Et je plains davantage encore ceux qui essaieraient d'utiliser la déception de Gide en Russie pour prôner les pays fascistes ou nazis. Le grief — terrible d'ailleurs de Gide contre la Russie de Staline — c'est précisément sa ressemblance avec l'Allemagne de Hitler. Fascisme, communisme, vains mots dont on nous abuse ! Ils ne signifient qu'un même recul de l'homme, une même menace pour la civilisation d'Occident.

Que ces termitières monstrueuses s'affrontent en dehors de nous et sans nous ! Je me refuse à y engager la France. Je ne saurais pas y engager mon cœur. Je me refuse à choisir entre l'Allemagne et la Russie, tout comme je me refuse à choisir entre le communisme et le fascisme et pour les mêmes raisons.

Comment choisir entre deux symboles qui n'expriment l'un et l'autre que l'abaissement de l'homme et l'oubli de son destin, qui ne signifient l'un et l'autre que le terrible appauvrissement de l'Europe, le recul de la race blanche devant les autres races par elle suscitées, le recul de la culture grecque, de la culture latine, de la culture chrétienne, la méconnaissance de l'individu tel que le paganisme l'a exalté, tel que le christianisme l'a justifié, tel que le marxisme lui-même prétendait le libérer et qu'il vient de conduire à un si monstrueux asservissement ?

L'un et l'autre ne sont que le triomphe des « derniers hommes » dont parlait Nietzsche. Ces hommes rendus pareils à des insectes, incapables d'aucune résistance aux pulsations de la collectivité qui s'est appropriée toutes leurs forces et n'est plus elle-même qu'une sorte de monstre paléontologique étalant dans l'espace son ventre énorme, ses muscles maladroits et sa mâchoire de sottise cruaute. Entre les deux plésiosaures, mon dégoût balance. Communisme, nazisme se refusent également à tout ce qui fait le propre et la dignité de l'homme. L'homme doit se refuser également à chacun d'eux.

Emmanuel Berl.